

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

# GABRIELLE PETIT

## I.

— Oh, non, je n'y tiens plus.... Je veux avoir des nouvelles à tous prix....

— Mais où veux-tu qu'on t'en donne ?

— Je viens d'apprendre que j'aurai le plus de chances d'en obtenir du côté de Charleroi. Oh, je sais bien que ce ne sera pas facile, mais je veux faire tout mon devoir, coûte que coûte, et advienne que pourra....

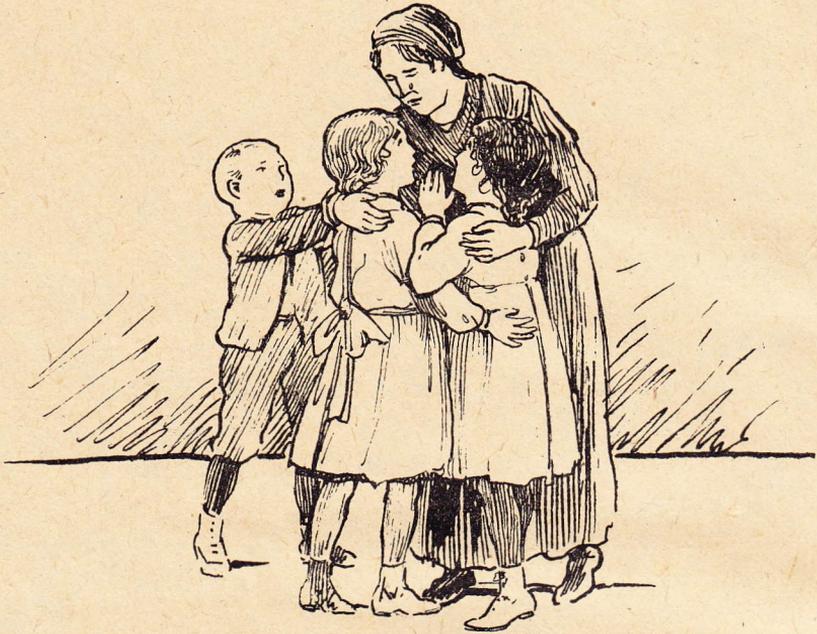
C'est en ces termes qu'en août 1914 Gabrielle Petit exprima son intention bien arrêtée de se mettre en voyage. D'après une personne de connaissance, son fiancé, qui était soldat, aurait été blessé à Liège ou lors de la retraite des troupes qui s'étaient couvertes de gloire à la défense de la ville des Princes-Evêques.

Les nouvelles de la guerre étaient des plus confuses et il était impossible de se faire une idée exacte de la situation ; « Liège tient toujours », disaient les uns ; « La ville a capitulé — disaient les autres — et l'ennemi, victorieux, marche sur la capitale ». On ne savait que croire de ces nouvelles contradictoires, et comme si cela ne suffisait pas, les journaux s'opposaient journellement des démentis flagrants. A Bruxelles même, une quantité d'habitants apeurés prirent précipitamment le train pour la côte.

Gabrielle Petit avait donc appris que l'armée défendant la position fortifiée de Liège battait en retraite sur Charleroi. Il est vrai que d'autres citaient Louvain, voire même Anvers, mais elle opinait plutôt pour la première version, qui lui parut la plus vraisemblable, d'autant plus que des Wallons assuraient que la bataille battait son plein à la Sambre.

Et Gabrielle partit résolument. Elle était une gracieuse jeune fille de 21 ans, aimant par-dessus tout la franchise et la loyauté, et animée de courage et d'énergie à en remontrer à nombre de ses

frères. Elle avait d'ailleurs appris à se frayer, seule, un chemin dans la vie. Née à Tournai, le 20 février 1893, sa jeunesse n'avait été qu'une succession de déboires. Elle n'avait qu'une sœur et un jeune



frère. Ses parents — son père était ingénieur et sa mère issue d'une très honorable famille tournaisienne — vinrent s'établir à Ath lorsque la petite Gaby n'était âgée que de 3 ans. Plus tard elle fut envoyée au pensionnat.

Mais le bonheur est chose bien fragile. Madame Petit devint gravement malade, et son médecin, alarmé, lui prescrivit un traitement que l'on pouvait seulement lui prodiguer à Bruxelles.

Son cas s'aggravant journellement, elle dut bien se décider à partir. La séparation fut douloureuse. On eût dit qu'elle avait le pressentiment secret de sa mort prochaine et de l'avenir sombre et plein de menaces qui s'ouvrait devant les siens. Elle embrassa ses enfants, tout en pleurs, et le cœur déchiré d'angoisse.

Quel sacrifice plus grand, plus douloureux peut-on imaginer pour un cœur de mère que celui de la séparer de ses enfants ?

Son pressentiment ne tarda point à se réaliser : la pauvre femme mourut à Bruxelles.

Le coup fut rude pour Gabrielle. Son cœur aimant et tendre éprouvait plus que d'autres le besoin de l'amour maternel, et avec la

maman tendrement chérie disparaissait pour toujours la vie familiale, le foyer réconfortant, le nid où l'on est à l'abri en toutes circonstances, où le malheur qui s'abat sur vous semble moins lourd à porter.

Dès lors son père ne s'occupait plus de ses deux filles, Hélène et Gabrielle, et ne garda près de lui que son fils unique. Hélène était à ce moment en pension à Mons. Gaby seule restait abandonnée à soi-même. Qui donc la prendrait en pitié ?

Il se trouva cependant quelqu'un pour montrer un bon cœur à la petite délaissée : M. Mary, un parent éloigné, habitant à Bauffe, dans le Hainaut. Il se chargea de son éducation et la fit entrer au pensionnat des Sœurs de l'Enfant Jésus, à Brugelette.

Gabrielle y vécut comme une orpheline ; les autres enfants recevaient fréquemment des visites, mais pour elle jamais personne ne vint : elle n'eut même plus de nouvelles de son père. Aux vacances toutes ses compagnes rentraient, joyeuses, à la maison ; seule Gaby restait là, l'âme en peine. Les religieuses étaient très bonnes pour elle, s'efforçant de leur mieux de lui faire oublier sa peine, mais la fillette ne put faire taire son cœur d'enfant, assoiffé de réconfort, que seul le foyer paternel peut donner et qui fait la joie de la jeunesse.

C'est en cet institut que Gabrielle fit sa Première Communion, et à cette occasion on permit à sa sœur Hélène de venir passer quelques jours auprès d'elle. Décrire la joie de ces deux êtres, si longtemps privés d'un pareil bonheur, est chose presque impossible. La voix du sang fut si éloquente que les religieuses, profondément émues de ce spectacle touchant, cherchèrent et trouvèrent le moyen de ne plus leur imposer une séparation, qui eût été un nouveau supplice. On les garda toutes deux.

Gabrielle resta à Brugelette jusqu'à l'âge de 16 ans. A cette époque elle écrivit une lettre à sa sœur Hélène — qui avait quitté Brugelette quelque temps auparavant, — pour que celle-ci lui cherchât un emploi, et peu de temps après elle obtint une place de gouvernante à Bruxelles. Plus tard elle entra comme employée dans une maison de commerce, et c'est là que nous la trouvons lorsqu'éclata la guerre.

Elle s'était fiancée depuis quelques mois, et déjà les projets de mariage étaient arrêtés définitivement, lorsque le cataclysme se déchâna, changeant du tout au tout la destinée de tant de paisibles gens, de tant de jeunes hommes et de tant de jeunes filles. Gabrielle était du nombre : son fiancé devint soldat, elle infirmière. Tous deux

iraient jusqu'au bout de leur tâche pour venir en aide à la Patrie en détresse.

Gabrielle Petit connaissait déjà le côté âpre de la vie ; cela lui avait formé le caractère et développé son énergie, ce qui devait lui être d'une aide précieuse en cette terrible catastrophe, qui secouait la Belgique et l'Europe tout entière, meurtrie par le fléau d'une guerre atroce.

— Je vais à sa recherche, dit-elle donc à la tenancière de sa pension en parlant de son fiancé, qui avait été blessé.

Un monde lui était ouvert.

Inconsciemment, par cette simple décision, elle venait de résoudre tout son avenir, cet avenir qui l'élèverait au rang des plus illustres femmes et la conduirait au martyr et à l'immortalité. Elle se rencontrerait face à face avec l'ennemi, l'être exécré, qui avait endormi les Belges se reposant sur la parole donnée, confiants en la parole de l'Allemagne et sa puissance, dont ingénûment nous fumes dupes.

Lors de la visite du puissant empereur Guillaume II à Bruxelles, en 1911, notre jeune Roi, Albert I<sup>er</sup>, lui dit toute la joie qu'il éprouvait de gouverner un peuple joyeux et altier dont le commerce et l'industrie avaient augmenté dans des proportions inimaginables, dont les Sciences et les Arts prospéraient en pleine conscience d'une paix assurée, et combien ces Belges étaient bons, sages, travailleurs et heureux.

— Au nom de ce peuple, dit notre Roi, j'ai à remercier Votre Majesté d'avoir trouvé en Sa Personne Auguste un protecteur fidèle et puissant, assurant à la Belgique un développement pacifique et ininterrompu basé sur le traité par lequel les puissances signataires garantissent notre indépendance et dont la parole de la grande Allemagne est pour nous un gage inaliénable de sécurité.

— Sire, répondit Guillaume II, la Belgique agit avec sagesse en se reposant sur l'inviolabilité de la parole et la sainte fidélité allemandes.

Au moment même où l'empereur félon prononçait ces paroles, les plans d'attaque pour la violation de la neutralité et de l'indépendance belges étaient prêts et achevés et attendaient patiemment dans les cartons du grand état major allemand le moment favorable à la trahison infâme de notre chère petite Belgique, destinée à devenir la proie des hordes teutonnes, qui considéraient le traité, signé de leur

nom et engageant le peuple allemand tout entier, comme un chiffon de papier.

On ne rencontre nulle part, dans l'histoire des peuples, jusqu'à l'époque la plus éloignée, pareille perfidie, pareil déni de justice. Il n'est donc pas étonnant que depuis le premier jour de la guerre le nom des Boches fut maudit par tous les Belges, et que le nom d'«Alle-



mand» devint synonyme de traître et de lâche ! Il n'est pas étonnant que notre cœur, qui, jusqu'alors, battait uniquement pour le sublime amour de l'humanité, se remplit d'une haine farouche envers ces barbares, qui se prétendaient les apôtres de la civilisation et dont la « Kultur » et l'intellectualité se mirent spontanément au service du crime et de la perfidie !

Gabrielle Petit, la douce jeune fille wallonne, fleur à peine éclosée, se trouvait sur le seuil de la vie ; l'avenir lui souriait et lui promettait la réalisation de ses rêves de bonheur, lorsque comme tant d'autres elle fut arrachée à cette douce torpeur dans laquelle la joie de vivre la berçait, et jetée dans la mêlée effroyable de la guerre, déchaînée par la basse trahison des lâches Teutons.

Elle aussi sentit la colère l'envahir et la haine de l'Allemand lui monter au cœur et lui suggérer de combattre l'opresseur. Elle sentit par intuition qu'elle avait à jouer un rôle dans ce terrible drame et que son nom était destiné à connaître la gloire de l'immortalité.

Un jour viendrait où, de sa main, elle tracerait sur les murs de sa prison ces paroles d'une rare vérité : « C'est avec les humbles qu'on fait les héros ».

Oui, son esprit fut éclairé d'une lumière éblouissante, la poussant irrésistiblement à secourir la Patrie en danger. Elle accomplirait sa mission divine avec cette modestie qui lui était propre.

— Allez et ne reposez point avant que votre tâche soit terminée. Et Gabrielle Petit partit à la conquête de la gloire.

## II.

Charleroi grouillait de soldats français et d'une population surexcitée qui se mêlait aux troupes, donnant à la ville un aspect d'une étrange fébrilité. Il n'y avait pas de militaires belges ; ceux-ci se tenaient aux environs de Namur.

Gabrielle ayant été renseignée sur cet état de choses, se dirigea donc de ce côté. Cela lui convenait d'autant mieux qu'une ancienne compagne de classe, son amie Berthe, avec laquelle elle entretenait une correspondance, qui, pour ne pas être très fournie n'en restait pas moins des plus cordiales, habitait à Farciennes et lui parut toute indiquée pour lui fournir des renseignements plus détaillés.

Le 20, elle arriva au village de son amie, et ne tarda pas à la découvrir.

— Toi, ici ! lui dit Berthe toute surprise en voyant son ancienne compagne.

Gabrielle lui exposa en quelques mots le but de son voyage.

— Mais tu ne peux aller plus loin ! répliqua Berthe avec vivacité, les Allemands sont tout près d'ici !

— Les Boches ! Tu veux rire sans doute ! s'écria Gabrielle qui ne put en croire ses oreilles.

— Non, non, je t'assure, Fleurus en est plein ; on dit qu'ils sont bien trente mille !

— Et Liège ne serait pas tombé... et Namur !

— Qui sait, on nous en dit tant ! Je n'y comprends rien, mais ce que tu peux croire, c'est que l'ennemi est tout proche.

— Et les nôtres alors, où sont-ils ?

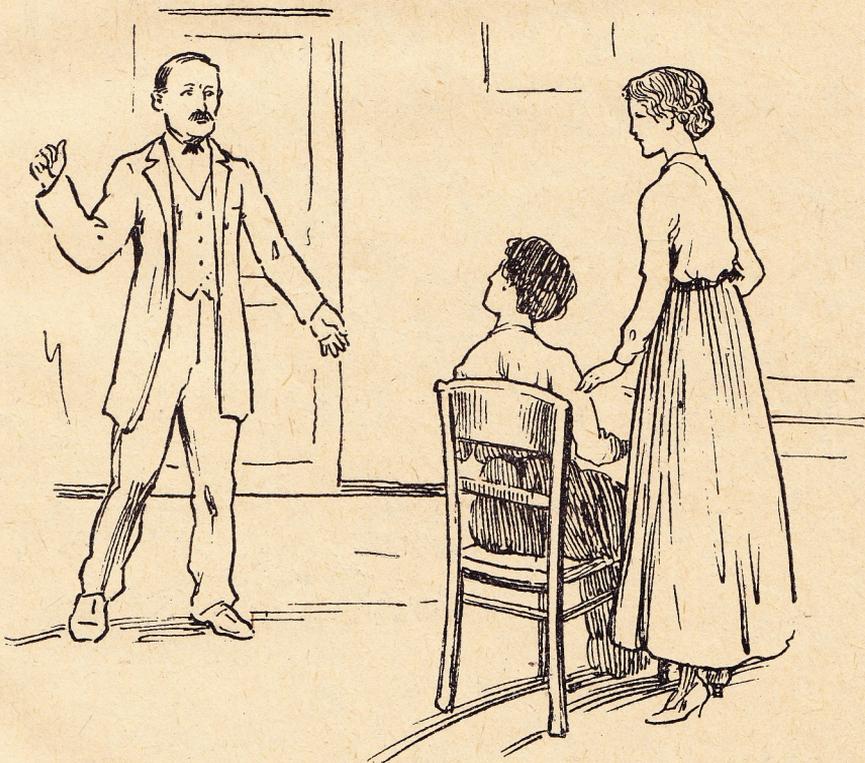
— Il n'y a que des Français ici, répondit Berthe en haussant les épaules.

— Alors je dois retourner à Bruxelles et chercher une autre direction, conclut Gabrielle.

— Mais tu peux toujours rester ici pour le moment. Tu ne peux évidemment pas te jeter en plein danger ! Suppose donc que tu tombes entre les mains des boches.... Tu sais comment ils sont. Nous avons eu ici des réfugiés du pays de Liège qui ont fait des récits terribles de leur barbarie... même à l'égard des femmes et des jeunes filles.

— Je dois retrouver mon fiancé ! Je suis infirmière et je le laisserais, sans soins, Dieu sait en quelles mains ! Il doit m'attendre et sait que je viendrai, car il me connaît.

— Oh, Gaby, sois donc prudente. Attends d'abord un peu les événements.



A ce moment la rue fut tout à coup remplie d'agitation. On



*Le soir tombait, mais le ciel était empourpré de la lueur des incendies qui ravageaient tout. (Page 16.)*

entendait un vacarme infernal et dans le tumulte on perçut distinctement quelques voix qui criaient : « Les uhlands sont à Wainage ! ».

— Bon Dieu ! à Wainage... c'est tout près d'ici ! dit Berthe, en pâissant. Ne nous quitte pas, Gaby....

— Soit, j'attendrai, mais il est de mon devoir de partir aussitôt que possible....

Les nouvelles parvinrent, de plus en plus inquiétantes ; c'était toujours la même histoire, pareillement atroce, répétée en tant d'endroits.

Le commandant de la gendarmerie de Wainage avait tué un uhlan ; les autres éclaireurs en avaient prévenu l'état major allemand de Fleurus. L'ennemi avançait sur Wainage, Raton et Louat, pillant et brûlant toutes les maisons qu'il rencontrait.

Les Français se retiraient sur la Sambre, vers Pont-de-Loup, abandonnant donc Farciennes.

M. Lemaire, père de Berthe, en rapporta la nouvelle. Il était tout pâle et exprima la crainte que de graves événements allaient se produire.

Berthe lui présenta son amie, et le brave homme, l'accueillant chaleureusement, ne put se retenir de s'écrier :

— Oh, mon enfant, pourquoi n'êtes-vous pas restée à Bruxelles ? Ici vous n'êtes pas en sûreté !

— Je n'ai pas peur, répondit la jeune fille courageusement.

Madame Lemaire, qui était allée visiter un parent, rentra au même moment, toute bouleversée. Elle raconta toutes sortes d'histoires qu'elle avait entendues et qui n'étaient guère rassurantes. On attendit anxieusement les événements. De temps en temps on percevait le bruit des coups de feu. A Pont-de-Loup les Français avaient installé une mitrailleuse sur un terril des mines et de cette hauteur envoyaient une masse de mitraille sur l'autre rive de la Sambre.

A Farciennes, le danger devint de plus en plus menaçant. Tout à coup une balle entra dans la chambre où se tenait la famille Lemaire, brisant la vitre qui vola en éclats.

— Juste ciel, cette fois c'est notre tour ! s'écria la pauvre femme mortellement effrayée.

— Descendons à la cave, dit son mari.

Et tous s'empressèrent de s'y réfugier.

A peine y étaient-ils parvenus qu'ils entendirent une effroyable rumeur.

— Bon Dieu, qu'est cela ? demanda Berthe, en retenant à peine ses larmes.

Au dehors le bruit des cris, des pleurs, des jurons devenait de plus en plus distinct, jetant la détresse dans l'âme des pauvres malheureux qui écoutaient, glacés d'épouvante. Seule Gabrielle conserva son sang-froid.

— Ce sont eux, dit M. Lemaire.

— Les Boches ? C'est une bande de sauvages, répondit-elle avec calme.

— Et c'est pour entendre cela que vous deviez venir à Farcien-nes, ma pauvre enfant !

— J'ai suivi une mauvaise piste.... J'en chercherai une autre, mais je ferai mon devoir, coûte que coûte.

— Ne sentez-vous rien ? interrompit Berthe. Il me semble qu'il y a quelque chose qui brûle....

— Oui, en effet, répondit le père, mais que font-ils donc ? Est-ce cela la guerre ?

— Pourvu qu'ils n'incendient pas les maisons de la rue, reprit Berthe de plus en plus effrayée.

Gabrielle s'élança dans l'escalier.

— Où allez-vous ? demanda M. Lemaire.

— Je vais voir ce qu'ils font....

— Restez ici, je vais y aller....

Il monta, ouvrit la porte de la rue et recula d'épouvante en voyant le spectacle qui s'offrait à ces yeux. Le hameau de Raton était en feu ; de l'autre côté, près du Campinaire, l'incendie éclairait l'horizon de reflets rougeâtres.

— Grands dieux, que va-t-il arriver ? murmura-t-il.

Tout à coup des soldats se précipitèrent sur lui et l'entraînèrent avec eux, malgré les protestations du malheureux.

— Mon père ! Ils emmènent papa, s'écria Berthe qui avait reconnu sa voix entre les vociférations des Allemands.

Gabrielle monta précipitamment et s'élança dans la rue. Déjà Lemaire avait été rangé près d'une groupe de voisins, tous prisonniers comme lui, que les Boches fouillaient brutalement.

L'intrépide jeune fille sentit le sang lui monter à la tête et un sentiment inconnu s'emparer de tout son être. Elle se trouva en face des Allemands, devant ces Boches exécrés, devant l'envahisseur de

sa patrie. Ils étaient là, devant elle, face à face, et toute sa haine se concentra sur cette bande d'incendiaires.

D'un pas assuré, elle s'approcha d'un officier.

C'était le type du Teuton, gros, lourdaud, bien en chair, bien d'aplomb dans ses grosses bottes de cuir épais, bref, une espèce de géant. Sur son large nez, une lunette à grands verres ronds pris dans une grosse monture en écaille foncée encadrait les yeux de deux grands cercles, et son regard brillait d'une joie cruelle que reflétait son visage épanoui.



Gabrielle l'aborda hardiment.

— Comprenez-vous le français ? lui demanda-t-elle.

— Le français ? Jawohl !

Quel officier allemand n'en comprenait pas quelques mots ? Tous l'avaient appris ou essayé de l'apprendre. Cela pouvait être utile un

jour ou l'autre, en pays ennemi, et d'ailleurs, la connaissance de la langue française ne nuit à personne, même pas à un officier teuton; au contraire, cela donne un certain cachet, cela vous pose, et l'Allemand, bien que tenu par la tradition à haïr les Français, se targuait de massacrer librement la mélodieuse langue de Racine.

L'officier dévisagea la jeune fille et de son regard de fauve la fixa dans le blanc des yeux. Gabrielle soutint vaillamment ce regard investigateur et reprit :

— Si vous comprenez le français, sachez alors que tous ces braves gens sont innocents, qu'ils n'ont rien fait qui puisse justifier que vous les maltraitez de la sorte. Je suppose bien que vous ne faites pas la guerre aux civils sans défense?

L'officier allemand regarda la vaillante jeune fille d'un œil courroucé, mais devant le regard énergique de Gabrielle, où se lisait l'indignation, il retint sa colère et lança haineusement :

— Les civils... haben geschossen! Franc-tireurs bardoud en Pelgique.

— C'est faux, on n'a pas tiré un seul coup de feu ici.

— Ce matin on a tiré sur nos troupes.

— Ce matin les Français étaient là ; ce sont eux qui ont tiré sur leurs ennemis, c'est leur droit.

— Non, non, les zivilisten... müssen allen kapout... Les hommes, prisonniers, les femmes doivent rester dans la maison. Fous aussi, mademoiselle, ... mes hommes sont très énerfés!

— Père! cria une voix éperdue.

Et Berthe, le visage mouillé de larmes, se cramponna au bras de son amie.

— Que vont-ils faire de mon papa? demanda-t-elle. Oh, mon père, mon père!

— Reculez! commanda l'officier, furieux de cette résistance et regrettant de s'être laissé aller à discuter avec cette jeune fille dont la fermeté l'avait d'abord intimidé malgré tout.

Les pauvrettes reculèrent de quelques pas.

— Retournez toutes chez fous! cria l'officier d'une voix tonnante.

— Nous ne rentrons pas chez nous si vous ne pouvez empêcher vos hommes d'y pénétrer, répondit Gabrielle en voyant les soldats entrer dans les maisons qu'ils pillaient.

On en vit qui ressortaient les bras chargés de bouteilles de vin,

qu'ils distribuèrent à leurs camarades. Ceux-ci buvaient comme des ogres et l'on pouvait donc s'attendre aux pires brutalités....

L'officier ordonna d'évacuer les civils. Des femmes et des enfants, qui entouraient le groupe, pleuraient, gémissaient, suppliant de leur rendre leur mari ou leur père.

Ce fut en vain. Les soldats les emmenaient tous et menaçaient ces pauvres gens impuissants de la crosse de leur fusil. Une de ces brutes se plaça même devant Gabrielle Petit, la baïonnette dirigée sur sa poitrine.

— Oh, comme vous êtes courageux ! Quel brave vous faites, dit-elle avec dégoût. Mais vous ne me faites pas peur ! Avez-vous une mère ou une femme ou une fiancée ? C'est maintenant qu'elles devraient vous voir !

La brute abaissa l'arme.

— C'est votre faute, répondit-il ; cessez vous-mêmes de nous tirer dans le dos.

Les prisonniers furent conduits sur la route du Raton.

Là on apporta un soldat allemand blessé, couché sur une civière.

— Voilà ce que vos maris ont fait, hurlaient les soldats, s'adressant aux femmes qui avaient suivi les malheureux.

— Ce n'est pas vrai, c'est faux. Personne n'a tiré, sauf les Français.

— Vous êtes des francs-tireurs ! Vous achevez nos blessés. La nuit vous mutilez nos camarades sur les champs de bataille, avec des couteaux et des fourches.

Tous les mensonges répandus par les journaux allemands étaient déversés, pêle-mêle, sur ces pauvres femmes, dont les protestations ne servirent qu'à exaspérer davantage ces soudards du kaiser.

— Ces schweinhunden, tous kapout, ... tous fussilierd.

Les femmes et les enfants se jetaient à genoux devant les soldats, étendant les bras dans une attitude de supplication émouvante ; leurs cris d'angoisse retentissaient, déchirants, plaidant pour la vie de leurs hommes, de leurs frères ou de leur père. Certains s'accrochaient à leur mari, mais les lâches bourreaux les repoussaient brutalement. Un père qui voulait étreindre son enfant reçut un coup de poing qui lui mit la figure en sang.

Gabrielle Petit devint blême. Tout son corps tremblait d'indignation. Devant ces lâches elle sentit son impuissance, car le droit du plus fort l'emportait ici sur la justice. Les prisonniers avaient

beau répéter qu'ils n'avaient pas tiré, qu'ils ne possédaient même plus d'armes, ces barbares leur imposaient silence.

L'officier les fit conduire, à travers champs, à la demeure de la veuve Lenain et placer en deux rangs contre le mur qui clôturait le jardin.

Les femmes suivaient toujours ; madame Lemaire avançait en trébuchant, se soutenant au bras de sa fille Berthe et de Gabrielle.

Les prisonniers restaient là, hagards, livides, le regard perdu dans le vide, paralysés par la peur. Chacun se demandait si on les avait alignés là pour être tués immédiatement ! Mais non, l'officier réitéra l'ordre de se mettre en route et les amena à nouveau sur la route du Raton, près de la demeure de l'ingénieur Laurent.

Tout à coup des balles sifflèrent dans l'air. Elles venaient de Pont-de-Loup, où les Français gardaient la route.... Les Allemands se jetèrent dans les fossés. Les civils voulurent les imiter, mais leurs bourreaux les obligèrent à rester sur la route. Les malheureux ser-



vaient de cible aux Français, qui, de loin, les prenaient pour des Allemands, et dont le tir augmentait d'intensité.

Gabrielle s'enfuit avec Berthe et sa mère, cherchait un refuge derrière un monticule de terre; d'autres femmes et jeunes filles tâchèrent de se blottir près d'elles, pleurant et gémissant, craignant pour leur vie et celle de leurs proches.

Les prisonniers se baissaient sous la pluie des balles qui sifflaient au-dessus de leur tête.

— Tenez-vous droits ! Oh, quels lâches, ils ont peur ! ricanait les Boches couchés dans les fossés, et piquaient les plus rapprochés de leur baïonnette et braquaient leurs fusils sur les autres.

On entendit un cri; un des civils tomba, atteint d'une balle au cou; puis un second et d'autres encore.

Un cinquième fuyait, cherchant un refuge sous la façade d'une maison en flammes, pour se protéger un peu des balles meurtrières. Il fut bientôt rejoint par tous les autres.

Les Boches s'élançaient à leur suite, en se servant d'eux comme d'un bouclier.

L'officier boche vociférait comme un possédé.

— Ramassez vos blessés, ordonna-t-il.

On chercha les quatre malheureux. Gabrielle Petit avait vu le drame qui venait de se dérouler. Elle courut auprès des victimes et dit :

— Laissez-moi les aider.... Je suis infirmière.

Un soldat allemand, plus humain que son supérieur, l'aida à mettre les pansements.

L'incendie faisait rage et les Allemands se retirèrent, mais les pauvres civils devaient toujours leur servir de bouclier vivant. Ils furent conduits à Wainage, où se trouvaient encore quatre cents prisonniers, parmi lesquels des femmes et même des enfants.

Là, tous les hommes durent lever les bras, et celui qui les abaissait, vaincu par la fatigue, était bourré de coups de pied, de poing et de baïonnette. Ce martyr dura deux longues heures, puis un officier renvoya les femmes et les enfants.

— Je ne veux pas rentrer chez moi, dit Berthe ; je veux savoir ce qu'ils vont faire de papa.

— Je ne te quitte pas, promit Gabrielle.... Mais ta mère?...

Madame Lemaire gisait sur l'herbe, à moitié évanouie. L'émotion, la peur, l'effroyable martyr moral qu'elle avait enduré, les

scènes terribles auxquelles elle venait d'assister, les coups de feu, les cris et les pleurs, tout cela lui avait ébranlé les nerfs.

— Ta mère ! reprit Gabrielle. Ne peux-tu la transporter ailleurs ?

Non loin de là se trouvait une petite maisonnette. On parvint à grand'peine à y conduire la pauvre mère. La maison était habitée par une personne dont le mari était également parmi les prisonniers. Elle était toute désespérée et heureuse d'avoir des gens à ses côtés qui lui parlaient et la consolait.

Gabrielle et Berthe installèrent madame Lemaire dans un fauteuil et revinrent à l'endroit qu'elles venaient de quitter.

Le soir tombait, mais le ciel était empourpré de la lueur des incendies qui ravageaient tout.

— Oh, les barbares ! dit Gabrielle avec dégoût. Pourquoi n'attaquent-ils pas les Français et font-ils la guerre aux civils ?

— Regarde, ils les emmènent encore plus loin ! s'écria Berthe.

Les Allemands conduisirent leurs prisonniers — deux cent cinquante-sept, hommes et jeunes gens — vers un champ de blé.

— Berthe !

Une voix déchirante jeta ce nom.

— Oh, mon Dieu, toi aussi, Jules ! gémit la jeune fille... Regarde, là....

— Quel Jules ?

— Mon fiancé !... Oh, non, tu ne le connais pas.... Tu vois, là, il me fait signe.

Et la pauvre, plein d'amour filial, lui cria :

— Jules, secours père !... Soigne-le !

